

BALZANO Marco, *Resto Qui*, (Einaudi, 2018, 175 p.)



L'histoire commence en 1923 et se déroule à Curon, dans le Haut-Adige pour les Italiens, ou Tyrol du Sud pour les Allemands. Trois amies, Maja, Barbara et Trina, finissent leurs études et préparent leur diplôme. Elles veulent devenir institutrices. Mais l'histoire les rattrapent et elles ne pourront pas réaliser véritablement leurs rêves. Le régime mussolinien a décidé d'italianiser à marche forcée cette région auparavant sous domination autrichienne et germanophone en la contraignant à parler italien. Les jeunes filles ne peuvent exercer, et sont conduites à prodiguer des cours secrets, en allemand, à des enfants dont les parents ne veulent pas qu'ils parlent italien. Les policiers finissent par débusquer et arrêter Barbara. Trina, le personnage principal, se sentira coupable d'avoir entraîné Barbara dans une aventure qui la conduit à une arrestation ignominieuse et brutale, et à l'exil. Trina épouse Erich, un paysan qu'elle aime depuis qu'elle est toute jeune, farouche opposant à l'italianisation, qui a lié amitié avec son père. Ils vivent comme ils peuvent, sous la domination mussolinienne, inquiétés par l'invasion italienne diligentée par le pouvoir, et par les projets de construction du barrage, qui modifiera le paysage et les conditions de vie, puisqu'il est envisagé d'engloutir le village. Beaucoup veulent fuir en Autriche. Erich ne transige pas et refuse d'imaginer partir. Deux enfants naissent : Michael et Marica.

La soeur d'Eric, Anita, et son mari autrichien, qui vivent à Innsbruck, viennent les visiter. Tout se passe bien entre les deux couples et Anita semble vouloir se lier d'amitié avec Trina. Lorenz le mari leur fait miroiter une protection d'Hitler qui leur rendrait leur germanité. Mais un jour, alors que les invités se préparent à partir, Trina s'absente, et à son retour, le couple a disparu et emmené Marica. La famille sombre dans le désespoir et s'effondre sous le poids de la culpabilité, des reproches non dits, et de la souffrance.

La guerre va arriver, déstabilisant le pays, faisant éclater les familles. Les italiens sont vite battus, et les allemands s'annoncent. Certains comme Michael, au grand dam de son père, s'enthousiasment pour Hitler, et adoptent le nazisme, sans vouloir en reconnaître la nocivité. Les villageois y voient un avantage : on peut espérer que la guerre fera oublier le projet de barrage. Les hommes sont mobilisés les uns après les autres, et Erich également. Il reviendra, blessé, et bien décidé à ne plus combattre. Et lorsque les soldats se rapprochent, il décide de fuir, et Trina l'accompagne. Ils vont fuir vers la Suisse, en hiver, dans la neige et le froid, affamés, et craignant les patrouilles. Un jour, ils sont surpris par des soldats allemands et, pour sauver Erich, Trina tue deux soldats. La fuite devient de plus en plus pénible, mais ils finissent par trouver le prêtre auquel le prêtre du village les a recommandés. A l'abri pour quelque temps, ils finissent par fuir tous, et vivent des mois dans la forêt, mourant de faim, et parfois malades. C'est la fin de la guerre qui les sauve.

De retour au village, ils reprennent le cours de la vie et des travaux des champs. Des dégâts ont eu lieu, les gens ont changé, ils sont plus passifs, à l'opposé d'Erich resté ferme sur ses convictions : « On ne part pas, on reste chez soi, sur la terre où sont nés parents, grands parents et enfants ». La guerre est finie, les gouvernements ont changé, le projet de barrage demeure. Erich essaie de soulever les paysans contre la Montecatini, entame un procès, va jusqu'à une entrevue avec le pape. Les maigres espoirs qui naissent parfois s'envolent les uns après les autres. Erich reste seul : les autres se découragent. Il ne part toujours pas, mais meurt après avoir vu le début de la construction de la digue et des inondations.

Marica n'est pas revenue. Enlevée ? Consentante ou non ? Certains - le père, la grand mère - l'accusent de complaisance supposée et lui reprochent de ne pas revenir.

Trois parties se succèdent dans le roman, où l'on voit sans cesse croître le poids de l'histoire sur ces paysans : la montée des épreuves, la guerre, le barrage. Le récit est à la première personne, c'est Trina qui parle. Elle s'adresse à sa fille disparue, dont elle veut maintenir une existence imaginaire. Le récit évite le pathétique, malgré la gravité des événements évoqués. Ainsi mis à distance, les drames sont dessinés dans leur brutale nudité. Les sentiments sont suggérés par les gestes et les réactions plus que par des commentaires. Le roman entraîne le lecteur par cette sobriété même, qui lui permet de se glisser dans les non dits, de construire les interprétations sous-jacentes.

Elisabeth GRIMALDI
Janvier 2019

BALZANO Marco, *Je reste ici* (Philippe Rey, 2018, 220 p. trad Nathalie Bauer)



« Je reste ici », c'est ce qu'affirme Erich, l'époux de Trina, « Si nous partons ,les fascistes auront gagné ». Il ne veut pas quitter la terre, le village où il est né, où sont nés les siens, ses parents, ses enfants. Cette détermination le privera de Marica, sa fille tant aimée et il mourra prématurément de cette longue résistance épuisante à un état de fait né d'une violence historique.

A la fin de la Première Guerre mondiale, les Alliés réorganisent un partage de l'Europe " selon le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ", l'Allemagne vaincue exceptée. Mussolini annexe le Haut-Adige / Tyrol du Sud autrichien et va y imposer l'italianisation par la force. Ceux qui résistent comme Erich n'ont plus aucun droit et risquent la mort. Seule solution : la fuite.

Le roman très documenté de Marco Balzano s'étend sur une trentaine d'années, entre 1923 et les années 50. La narratrice, Trina, s'adresse à sa fille absente et lui fait le récit de tout ce qu'elle a vécu depuis ses dix-sept ans, année de son bac. Trina a accompagné, comme ses parents, la résistance de son époux à l'occupant, elle a exercé son métier d'institutrice dans de petites écoles clandestines de langue allemande tandis que le village, y compris au cœur des familles, se divisait entre ceux qui acceptaient et ceux qui refusaient cette occupation .

Et, surcroît de malheur, le salut apparut à nombre d'entre eux du côté de l'Allemagne nazie qui les sauveraient des fascistes italiens. C'est le cas de Michaël, le frère de Trina, impardonnable pour son père.

Comment ne pas évoquer la situation de la France en 1940-1945 mais surtout, semblable en tous points celle de l'Alsace-Moselle entre 1871 et 1919. Alphonse Daudet dans le texte émouvant, très patriotique, de *La dernière classe* (*Contes du Lundi*, 1873) raconte le départ forcé de l'instituteur français remplacé par un prussien qui enseignera désormais en allemand.

La différence, c'est que cette perte de leur pays et de leur langue d'origine pour les Alsaciens a pris fin (non sans séquelles, certes) au bout de quarante ans, en 1919, alors que les 200 000 Autrichiens du Haut-Adige / Tyrol du Sud sont restés italiens.

Quant à la menace tout au long du récit de la construction d'un barrage, elle rappellera au lecteur d'autres drames de villages engloutis en temps de paix au nom de l'économie.

Ce roman très bien mené incarne un drame historique dans de beaux personnages, des êtres forts qui résistent chacun à leur façon : Ma, la mère de Trina, " toute en noir et blanc ", est certaine qu' " il faut agir et surtout ne pas penser ". Trina, plus proche d'un père conciliant, se dit " perdue dans une gamme de gris " et persuadée que " les mots pouvaient la sauver ". Erich résiste en paysan silencieux qu'il est et tait sa douleur.

Le style est celui du constat mais avec de la chair et du cœur, la construction est claire pour un sujet complexe : trois parties presque égales, chacune d'une dizaine de courts chapitres.

La Stampa a salué ce roman comme littérature néo-réaliste. On pourrait parler aussi du testament d'une mère à sa fille disparue, d'une adresse qui abolit l'absence.

Nicole ZUCCA
Janvier 2019

